

DÉBAT
Représenter la mondialisation
« Ne pas céder sur l'impossible »

Rencontres de la Villette Hors les Murs –Maison des Arts de Créteil
Samedi 12 novembre 2005

Intervenants :

Marc le Glatin, responsable d'Attac Culture, directeur du Théâtre de Chelles

Tanella Boni, écrivain, philosophe et professeur de philosophie à la Faculté de Lettres, Arts et Sciences Humaines de Cocody en Côte d'Ivoire

Vincent Glenn, réalisateur

Christophe Moyer, Compagnie Sens Ascensionnels

Débat animé par :

Anne Quentin, journaliste

Introduction

Anne Quentin

Le débat est intitulé « Représenter la mondialisation ». Cela nécessite tout d'abord qu'on se penche sur le mot « mondialisation », terme tellement vague et connoté qu'il est bien difficile d'y trouver une définition évidente et partagée par tout le monde.

Le petit Robert en donne comme définition : « le fait de se répandre dans le monde entier ». Si on pousse l'investigation, on voit que le terme appelle chez chacun des définitions extrêmement différentes, fondées sur des convictions, des valeurs philosophiques culturelles ou politiques, variables selon les gens qui se saisissent de ce terme.

Ce qui semble le plus facile à appréhender, et paradoxalement le plus fantasmé parce que le plus redouté, c'est la mondialisation sous son versant économique. Elle appelle un système de libre-échange à l'échelle planétaire, fondé sur une économie de marché qui s'opère entre des états de plus en plus interdépendants sous la domination des plus puissants.

Ce concept économique appelle une vision politique, qu'on appelle la pensée unique qui dit que la seule loi qui vaille c'est la loi du marché.

Du politique, on passe au philosophique qui prône l'effacement du singulier au profit d'un universel entendu comme global.

Ces définitions s'appuient sur une vision économique de la mondialisation. Elle sous-entend, au plan social, que c'est un creuset d'inégalités entre les pays riches et les pays pauvres.

La conséquence de cette mondialisation ne peut être que défensive puisqu'elle conduit au repli identitaire, au nom de la préservation des cultures qui sont quand même le fondement de nos humanités.

Cette mondialisation, elle est à l'œuvre au plan idéologique comme au plan économique.

L'OMC est le grand ordonnateur de ce commerce mondial qui fonde ses principes sur une Directive générale des commerces et des services, visant à introduire le libre-échange à tous les niveaux, y compris et surtout dans le champ de la culture.

Les dérives annoncées par ce système en marche ont été dénoncées notamment par Suzanne Georges, vice-présidente d'Attac. Elle a écrit une fable politique « le Rapport Lugano », fiction sur les avatars du capitalisme et sur les solutions, encore plus cyniques, pour tenter de sortir de ces avatars.

Christophe Moyer, metteur en scène, a monté ce Rapport Lugano. Il nous dira pourquoi et comment il a transformé ce texte en pièce de théâtre.

Cette vision de la mondialisation, idéologiquement connotée, est effrayante donc fantasmée. Elle pourrait pourtant, si l'on change de place, porter de toutes autres valeurs. On pourrait imaginer aussi qu'elle est ce village global dont on parle beaucoup qui, en abolissant les frontières, pourrait rassembler les cultures.

Le développement des nouvelles technologies permet à chacun d'être informé où qu'il soit dans le monde, des mêmes choses, les progrès scientifiques peuvent générer des coopérations entre les pays. Tout cela est à l'œuvre aussi, et l'on pourrait imaginer, en matière de santé, que les progrès et la volonté de coopérer entre états pourraient être un facteur tout à fait bénéfique pour la santé de tous.

Une autre façon de voir la mondialisation, sur ce même registre plus positif, est d'imaginer que les moyens de locomotion que nous avons permettraient aussi à une meilleure connaissance de l'autre, à une reconnaissance de la diversité des cultures dont on parle tant et qui reste, il faut bien le dire, un combat.

La liste est longue de ces effets bénéfiques que peut porter en lui le mot « mondialisation », et pourtant chacun de ces progrès semble happé par les plus puissants, toujours au détriment des plus pauvres.

Ce panorama, bien que rapide, montre qu'il y a deux manières de se positionner par rapport à la mondialisation, l'une très critique, l'autre utopique. J'ai finalement l'impression que chacun oscille dans ce champ-là. Une définition commune à tous pourrait être une pluralité de définitions positives ou négatives.

Comment débattre autrement que de manière binaire ? Y aurait-il d'un côté les inadaptés, les indécrottables rêveurs qui voudraient penser le monde tel qu'il n'existe pas ? De l'autre, les adaptés qui fonctionneraient dans le monde tel qu'il va ? Y-a-t-il une autre manière de penser le monde et comment l'art, dont c'est une fonction essentielle, s'empare-t-il du présent pour amener à une vision alter-mondialiste de ce que l'auteur de théâtre Jean-Yves Picq qualifiait comme « nouveau champ de bataille de l'humanité ». C'est ce que nous allons tenter de voir à cette table.

Je vais donner la parole à Tanella Boni, qui est philosophe et enseignante en Côte d'Ivoire. La mondialisation pose bien évidemment la question de la relation entre les pays du nord et les pays du sud. Comment ce phénomène est-il perçu en Afrique ?

Intervention de Tanella Boni

Tanella Boni

La mondialisation est d'abord une question de relation, mais j'aimerais, dans un premier temps, renvoyer à deux définitions. Je me suis référée à ce qui est dit dans l'encyclopédie libre d'accès sur Internet : « le terme mondialisation désigne le développement de liens d'interdépendance entre les hommes, activités humaines et systèmes politiques à l'échelle de la planète. Ce phénomène touche la plupart des domaines avec des effets et une temporalité propre à chacun. Le terme est souvent utilisé pour désigner la seule mondialisation économique ».

Ce qui m'intéresse dans ce paragraphe, lorsqu'on parle de mondialisation, c'est « le développement de lien d'interdépendance entre les hommes ».

Le deuxième exemple vient d'un texte, extrait d'un travail collectif auquel j'ai participé, un dictionnaire des mondialisations, publié sous la direction du Groupe d'Etudes et de Recherches sur les Mondialisations : « Vu d'Afrique, la mondialisation désigne tout à la fois la traite des noirs, la colonisation, le diktat du Fonds monétaire international et de la banque mondiale, le désengagement de l'État, la délocalisation, la pensée unique et la marginalisation. »

Je dirais aussi que la peur que nous avons de la mondialisation, car nous en voyons d'abord les aspects négatifs, ce qui nous arrache à nous-même et, économiquement, ne nous permet

pas d'être au même niveau de développement que les autres, fait que, tout compte fait, on n'a pas envie d'en parler.

Je vais prendre deux exemples précis pour montrer que la mondialisation est une question de relation et peut-être sommes-nous, nous-même, depuis longtemps en pleine mondialisation sans le savoir.

Ces deux exemples, tout le monde les connaît, ce sont le livre et le téléphone cellulaire.

- S'agissant du livre, lorsqu'on a envie de publier un livre en Afrique, les problèmes auxquels on est confronté sont incommensurables. D'abord, où trouver un éditeur ? La plupart du temps, si on le trouve, cet éditeur représente une filiale d'une multinationale. Avant les années 90, on avait quelques grandes maisons d'édition du Sénégal jusqu'au Cameroun, en passant par le Bénin. Aujourd'hui, nous n'en avons pratiquement plus. Il y a toutefois un sursaut, à travers des associations comme Afri-livre qui essaient de faire quelque chose pour montrer que le livre, publié en Afrique, existe. Bien sûr, on peut publier en France, en Angleterre, mais ça ne résout pas le problème, et j'ai coutume de dire que, lorsqu'on le fait, on se retrouve dans un ghetto. Néanmoins, chaque fois que l'on publie un livre, on établit un lien entre plusieurs cultures, c'est cela le plus intéressant, de mon point de vue. On a aussi coutume de dire que les Africains ne lisent pas, car ce sont des pays de tradition orale... Cela est un cliché, pour la bonne raison que le livre, justement en tant qu'élément de mondialisation, est entré dans l'imaginaire de la plupart des Africains, et ce depuis bien longtemps, dès le XVI^e siècle.

- Pour ce qui est du téléphone cellulaire, chacun sait qu'en Afrique, on peut ne pas avoir cent Francs CFA pour manger, le plus important est d'avoir sur soi son téléphone cellulaire... On peut dire qu'on est dans des traditions orales, c'est peut-être même aussi à cause de cela que nous ne refusons pas cette technologie qui nous permet d'être en relation avec nos parents qui sont « par-delà les mers »... En temps de guerre, vous ne pouvez pas imaginer le nombre de vies sauvées grâce au téléphone cellulaire.

Anne Quentin

Il y aurait donc comme deux mouvements contradictoires : une mondialisation économique, qui peut faire réellement peur, et une espèce de mondialisation en marche parce qu'elle permettrait de créer du lien entre les hommes.

Tanella Boni

Effectivement, dans le même temps que nous en avons peur, nous ne refusons pas, d'abord pas nécessité, le fait de pouvoir être en contact avec le reste du monde. S'agissant du livre, du cinéma et de bien d'autres formes d'art, nous avons besoin de nous exprimer, de dire que nous sommes là, même si nous sommes ô combien invisibles ! Il y a donc des systèmes mis en place par ceux qui mondialisent que nous utilisons.

Anne Quentin

Vous avez écrit un texte pour l'UNESCO dans lequel vous définissez le territoire de l'imaginaire en disant « Il pose des repères très précis pour éviter de se perdre dans un espace sans-limites ». Est-ce que la mondialisation est cet espace sans limites qui interdit à l'imaginaire de le comprendre et de l'appréhender ?

Tanella Boni

C'est véritablement un espace sans limites, c'est même pour cela que nous avons peur de nous perdre, mais, dans le même temps, on se dit « il faut bien que je vive ! ». C'est une question de survie. Si nous restons repliés sur nous-mêmes, je me demande si demain ou après-demain nous serions encore là, car nous vivons dans un monde dont les limites s'étendent sans cesse. Mais quand on s'exprime, d'autres problèmes se posent ; on se rend compte que cette expression, elle a du mal à passer, car il y a des systèmes, surtout d'ordre économique, qui nous empêchent d'aller de l'avant. Nous tournons en rond dans ces systèmes, plus nous avons

envie d'aller de l'avant, plus les autres pays nous repoussent chez nous, et chez nous, si nous n'essayons pas de nous en sortir, on se rend bien compte que nous en mourrons.

Anne Quentin

Alors comment faire pour que cette mondialisation de progrès soit vraiment à l'œuvre dans les pays du sud ?

Tanella Boni

C'est une question d'organisation. J'aurais pu faire allusion à ces personnes venant du Sud du Sahara qui tentent de venir vers l'Europe, à cause de la dégradation sur place, et, dans le même temps, on voit bien ce qui leur arrive... Je ne suis pas de ceux qui rejettent toute la faute sur l'Occident, les Etats-Unis, le fonds monétaire ou la banque mondiale. Bien sûr que ces institutions nous tuent et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai participé à un ouvrage collectif « Dernières nouvelles de la France-Afrique »... Nous organiser, c'est de dire aussi que les meilleurs amis de ces systèmes qui nous tuent sont nos propres dirigeants et je pense qu'on ne le dit pas assez.

Anne Quentin

Vous plaidez aussi pour une diversité culturelle ; l'UNESCO vient d'adopter une convention sur la diversité culturelle. Est-ce que pour vous c'est une manière de mieux faire avancer ce concept de la mondialisation ?

Tanella Boni

Oui, mais il y a un certain nombre de problèmes. Je vais prendre un exemple précis, dans le domaine de l'écriture francophone et plus avant dans celui de l'inventivité de la langue dans les villes africaines. À Abidjan ou Dakar, aujourd'hui, vous entendez parler une langue qui ressemble au Français, mais elle s'est enrichie à l'aide de multiplicités de langues. Le groupe musical Magic System a produit un titre-phare, il y a quelques années : « premier gaou ». L'an dernier, en prenant le métro, je vois une affiche de film « un Gaou à Paris » ; ce mot vient du Nouchi, qui est cette langue des jeunes parlée en Côte d'Ivoire... Ceci est un exemple aussi de mondialisation indiquant que la diversité culturelle est peut-être en marche et peut-être pas là où on l'attend !

Intervention de Marc Le Glatin

Anne Quentin

Vous êtes responsable de la section culture d'Attac et directeur du théâtre de Chelles. Avant de parler de la représentation sur les plateaux, qui est le thème d'aujourd'hui, il serait intéressant de se pencher sur la représentation qu'on a de la mondialisation. Vous, qui êtes un observateur attentif des rouages de cette mondialisation économique, comment se donne-t-elle à voir ?

Marc Le Glatin

Il y a un paradoxe, car le système dominant parvient assez bien à donner les éléments de sa propre représentation, alors qu'il est très difficile, quand on a un regard critique sur la mondialisation, d'avoir des représentations, qu'elles soient artistiques ou autres, de cette mondialisation.

Dans tout le courant du XIXe siècle en littérature et, au XXe siècle, dans le cinéma et le théâtre, il y a toujours eu une manière de traiter des thèmes sociaux et politiques, comme celui de la question de l'immigration ou du colonialisme, à travers des fictions. Elles ont été portées artistiquement à travers différents modes d'expression. Alors qu'avec la mondialisation, si je prends Christophe ou Vincent, ou ce magnifique documentaire « le Cauchemar de Darwin », nous sommes presque toujours dans une esthétique du documentaire. (Le livre de Suzanne Georges, on ne le trouve pas dans le département littérature, mais dans Histoire et Politique). Pourquoi y aurait-il une difficulté à représenter une critique de la mondialisation à travers les modes traditionnels d'expressions artistiques ?

D'une part, la mondialisation est un phénomène complexe, puisqu'il représente à la fois le libre-échange des services et des biens, la libre circulation des capitaux, une libre circulation des personnes, qui est bien souvent entravée, et la libre circulation des informations, dont vous venez de parler. C'est aussi cette montée des inégalités, les catastrophes environnementales, le déclin de la diversité culturelle, potentiellement, et celui de l'État au profit des entreprises transnationales, des mafias et des religions. Comment voulez-vous alors sortir du documentaire, c'est-à-dire partir d'une situation qui est au cœur de la création artistique, et qui serait une situation d'un personnage avec un vécu, pour traduire tout cela autrement que d'une façon didactique ?

Nous sommes dans un monde, où, à la différence de l'époque de *Germinal*, les relations humaines sont distanciées. Entre ceux qui décident vraiment et ceux qui sont les victimes des décisions prises, il y a un tel éloignement, qu'il soit géographique ou démocratique, qu'il est difficile de construire une histoire. Il n'y a guère que le roman noir, qui pourrait peut-être, à travers l'enquête que remonte une personne, renouer les fils de tout cela. La mondialisation est un phénomène trop complexe pour échapper à une démonstration qui serait trop explicative dans une œuvre artistique. Cela représente un trou dans la représentation symbolique de la critique de la mondialisation.

Anne Quentin.

Est-ce que la mondialisation génère sa propre image ?

Marc Le Glatin

Le capitalisme mondialisé, lui, il est sous nos yeux tous les jours. Il diffuse avec des moyens qui sont ceux des grandes entreprises transnationales de la communication, des grands médias, avec des moyens de masse. La mondialisation a sa propre représentation qui nous est offerte.

Pour rebondir sur cette image de village global que vous avez mentionné comme quelque chose de positif, pour ma part, cela pourrait mériter quand même quelques critiques. Il me revient à l'esprit cette image de publicité pour des entreprises d'Internet... On y voit un vieux Japonais serein sur sa montagne, un Biafrais le cul dans le sable, un Canadien dans ses glaces... Ils sont tous en communication, il y a une belle harmonie qui joint l'ensemble de la planète... Grâce à la techno-science et aux systèmes mondialisés, nous avons un potentiel d'harmonisation formidable de l'humanité, on va pouvoir gommer les conflits... Ça c'est du mythe ! La mondialisation libérale, c'est un ordre qui se met en place, or, tout ordre normatif produit ses mythes qui méritent d'être mis à jour.

Dans la question de l'exclu, dont il est question dans le Rapport Lugano, le terme même d'exclu appartient à la terminologie de la mondialisation. Ce terme s'est beaucoup développé dans les discours depuis une vingtaine d'années. Avant, on parlait des exploités en opposition aux exploités, des dominés en regard des dominants, mais les exclus, il n'y a pas de mot en face. De quel rapport de domination sont-ils victimes ? Cela laisse entendre qu'ils subissent parfois des catastrophes naturelles et une nature hostile, mais même chez nous, les exclus vont être ceux qui ne sont pas assez mobiles, pas assez formés, comme si c'était de leur faute.

C'est la grande différence avec la manière de penser qu'on avait avant, qui était de mettre en évidence qu'une personne dans des conditions difficiles l'était parce qu'elle était victime d'un rapport d'exploitation. La figure de l'exclu est celle de quelqu'un qui est à l'écart du système parce qu'il n'a pas fait les efforts nécessaires pour être inclus dans un ordre.

Il y a donc, autour de la mondialisation telle qu'elle veut se dire, toute une mythologie, avec son langage.

Aujourd'hui, dans les fictions, majoritairement présentées dans les séries télé ou de cinéma par les médias de masse, on privilégie toujours l'émotion sur l'analyse, la vitesse et l'action sur la mise en perspective historique et la réflexion qu'elle pourrait susciter, on va survaloriser la notion de danger, ce qui est l'essence même du libéralisme. Des chômeurs qui ne se sentent

pas en danger, car ils ont une couverture sociale suffisante, sont de mauvais chômeurs pour le libéralisme ; un bon chômeur est un chômeur qui a peur, et, s'il a peur, il est prêt à accepter n'importe quoi. Le danger est justement ce qui va justifier le maintien de l'ordre. Au-delà même des mots, on a, dans la représentation sous la forme des grands médias, des éléments qui montrent combien la mondialisation pénètre dans tous les cerveaux par des moyens idéologiques très puissants qui sont difficiles à dénoncer, car ils ne se voient pas.

Dans le système montré par les grands médias, on va avoir des Serial Killers, personnages exogènes qui sont des intrus dans la société ; il faut les éliminer, d'où la notion de karcher, terme qui correspond à la représentation du système dominant ; dès que quelqu'un ne suit pas le système, il n'exprime pas le malaise de la société à laquelle il appartient, c'est une racaille, un élément qu'il faut écarter.

Dans les représentations artistiques qui sont offertes sur toute la planète, il y a une représentation de la mondialisation qui est idéologiquement forte.

Anne Quentin

On comprend très bien que vous soyez critique, mais, étant vous-même alter-mondialiste, quelles solutions, hors du repli identitaire de chacun est-il possible d'envisager ?

Marc Le Glatin

La mondialisation et le repli identitaire sont les deux faces d'une même médaille. La solution est ailleurs.

Pour parler de manière elliptique, c'est l'attitude du Bush qui fait Ben Laden et c'est Ben Laden qui justifie l'attitude de Bush. L'un entretient l'autre.

Une culture mondialisée à vocation universelle nie l'appartenance à un territoire ; elle est faite pour s'adapter à tous les cerveaux, économie d'échelle oblige, pour que cela rapporte beaucoup. C'est une culture qui évide la dimension politique et spirituelle de la création pour pouvoir s'adapter à tous et cela prépare de véritables catastrophes historiques.

Cette prétention universaliste du marché à des fins commerciales produit, en réaction, un repli identitaire et c'est cela qui va justifier les interventions armées.

Le scénario qui est en marche est un scénario libéral-communautariste. À chaque fois que les entreprises nationales veulent se débarrasser de la puissance des états qui, par leurs politiques sociales, enfrennent l'accumulation des profits, elles libèrent des espaces dans lesquels s'engouffrent les mafias et les religions, qui sont justement sur des réflexes ataviques et identitaires.

Anne Quentin

Alors quoi ?

Marc Le Glatin

Il faut réinventer autre chose qui prenne en compte les effets positifs de la libre expression, de la circulation des informations, en ménageant une pluralité de mondes. Je ne souhaite pas « un autre monde », mais, comme le dit le commandant Marcos « Il y a place pour plusieurs mondes dans ce monde ». Néanmoins, il ne s'agit pas d'avoir une diversité culturelle qui laisse en état les cultures traditionnelles sans qu'elles évoluent. Au contraire, ces cultures se frottent, se fécondent et les Rencontres, événement qui met en avant la culture hip hop est un exemple excellent de ce point de vue-là. C'est à la fois un fruit de la mondialisation à bien des égards, avec l'importance de l'histoire coloniale dans la naissance du mouvement hip hop dans le Bronx, il y a vingt ans. Ensuite, c'est un mouvement planétaire qui fonctionne en réseau, comme le capitalisme transnational, avec des gens qui sont sur les outils de la mondialisation, mais c'est, en même temps, une contre-culture. En effet, ce mouvement est né en-dehors de la machine commerciale et en dehors des institutions publiques, avec une charge de protestation politique qui était très forte au départ, on est donc là sur un travail de diversité culturelle dynamique.

La seule chance pour que des cultures traditionnelles survivent c'est qu'elles se métamorphosent au frottement des cultures voisines. Le hip hop en est un vrai exemple.

Anne Quentin

On sait l'acharnement que met l'OMC à faire rentrer la culture dans le libre-échange, parce qu'avoir la main sur les services culturels c'est justement pouvoir faire étouffer une forme de diversité culturelle qui pourrait être dangereuse ...

Marc Le Glatin

Oui, ils ont très peur de cela. La logique est celle du profit, qu'on fasse tomber toutes sortes de frontières comme les quotas et les subventions à la culture, afin que les diffusions commerciales de masse puissent circuler de manière dominante. (Par exemple, pour les pays où il n'y a pas de protection dans le domaine du cinéma, c'est 85 % de parts du marché qui est dominé par le cinéma américain, alors qu'en France il y a des protections qui permettent d'avoir une part du marché qui reste correcte). Le but, en supprimant tout cela, n'est pas seulement de gagner beaucoup d'argent, il ne faut pas oublier les effets induits que cela entraîne : faire pénétrer une manière de vivre, de penser.

Il est important, par des mesures juridiques, d'empêcher que les frontières ne tombent, dans ce domaine. Pendant longtemps on s'est accroché à la notion d'exception culturelle, acquise en 1994. à un moment, ce sujet est retombé dans le bain de la discussion à l'OMC et lorsque des libéraux ont proposé de passer d'exception culturelle à protection de la diversité culturelle, on les a pris au mot, mais on a voulu définir ce qu'était la diversité culturelle. Il faut que la culture ne soit pas considérée comme une marchandise comme les autres, que les états puissent conserver le droit de pratiquer les politiques culturelles de leur choix, que les pays, qui n'ont pas les moyens en termes de financements, aient un fond international qui vienne financer leur production. Cela a été porté à l'UNESCO par la France et l'on a gagné, comme quoi, il faut être souple !

Anne Quentin

J'aimerais poser une dernière question au directeur de théâtre que vous êtes aussi. Vous disiez qu'il est difficile de représenter la mondialisation sur des plateaux, car elle obéit à des courants contraires. On sait aussi que la fonction de l'art n'est ni d'apporter des solutions ni celles d'entériner des questions quand elles sont bouclées, mais de les interroger. Christophe Moyer et Vincent Glenn me disaient à quel point il a été difficile de faire déplacer des programmateurs sur leur projet. Pourquoi ce décalage ?

Marc Le Glatin

La mondialisation est un phénomène complexe mais aussi un phénomène récent. On a commencé à organiser la protestation contre la mondialisation, avec la création d'Attac, il y a six ans environ. Il n'y a que cinq ans que l'on a commencé à faire des contre-propositions au moment des forums sociaux, Cela n'a pas eu encore le temps de produire, de manière claire, des effets auprès du grand public. Donc, pour des directeurs de théâtre qui cherchent à faire du chiffre, ce n'est pas encore assez porteur.

On ne peut parler de la mondialisation de manière efficace, sous la forme d'œuvres de fiction qu'en partant de la périphérie, en partant du ressenti et du vécu des victimes de la mondialisation.

Des créations qui sont faites en relation avec des gens peuvent plus facilement toucher juste que des constructions intellectuelles faites par des artistes ayant envie de prouver quelque chose.

Intervention de Christophe Moyer

Anne Quentin

On va en parler avec Christophe Moyer. Vous êtes metteur en scène et avez monté le rapport Lugano. Vous êtes de ceux qui vous attaquez à la mondialisation comme un phénomène qui

dépasse un peu les gens. Ce n'est pas un texte écrit pour le théâtre, il n'y a aucun repère habituel du plateau. Pourquoi est-ce que vous avez souhaité monter ce texte-là ?

Christophe Moyer

J'aimerais apporter une précision à ce qui vient d'être dit. On peut faire œuvre de fiction artistique à partir du ressenti et du point de vue des victimes, mais ce qui m'intéressait là, c'était, pour une fois, de mettre sur scène le discours dominant et de placer le public face à cela. J'ai trouvé matière à cela dans le livre de Suzanne Georges. J'y ai trouvé des enjeux, une logique de l'émotion, et j'ai pris la piste de ce monsieur Gentiane, cité au début du livre, pour le prendre comme porte-parole Créer une sorte d'interface entre les dominants qui demandent des décisions, ceux qui réfléchissent et cet homme qui va porter cette parole au public. Il y avait une force dans ce livre, une mise en perspective, des références à l'Histoire, ce malthusianisme qui ressort, cette théorie d'éliminer les plus pauvres en période de crise. Swift avait fait un texte de cet ordre-là, expliquant comment il fallait cuisiner les enfants des pauvres pour nourrir les riches... Ces pistes-là sont les travers de l'humanité, elles sont valables hier comme aujourd'hui...

Anne Quentin

J'ai lu ce livre comme un réquisitoire contre le cynisme du grand capital. Au-delà de la matière théâtrale de ce livre, quelle était votre ambition, en vous emparant de ce livre-là ?

Christophe Moyer

Pour moi, la mondialisation c'est le mode d'organisation de la société à l'échelle de la planète aujourd'hui, c'est cette société dans laquelle je vis et pour laquelle j'ai un certain ressenti ; mon rôle d'artiste étant de donner ce ressenti et de le partager avec le public. Au départ, la seule prétention était que, bien que toutes ces choses soient complexes, on les complique et j'avais envie qu'on se les réapproprie. Le côté didactique est certes un peu difficile à mettre sur un plateau, car je n'ai pas voulu tomber dans la simplicité, mais, en rendant le plus accessible possible des choses compliquées, j'ai souhaité que les gens se sentent capables, une bonne fois pour toutes, de comprendre l'économie qu'on prône aujourd'hui, d'avoir des moyens pour contredire et être force de proposition.

Anne Quentin

Un des arguments, pour justifier l'absence sur le plateau de ces thématiques vues sous l'angle économique, est qu'elles seraient factuelles et manqueraient la dimension d'universalité comme on aime la voir dans l'œuvre. Cette œuvre-là, portait-elle des dimensions universelles qui dépassaient l'ordre factuel de la mondialisation économique telle qu'on la vit dans l'actualité ?

Christophe Moyer

Tout à fait. Dans la première partie, l'analyse fait référence à des faits, mais le travers du malthusianisme qui a traversé les sociétés continuera à exister sous d'autres formes, on touche donc là à l'universalité des sentiments humains. Comme c'est une fiction, je pense que cela fait appel à l'imagination. Ce qui est intéressant dans les rencontres avec le public, après la représentation sur scène, c'est qu'il y a des personnes qui se projettent dans ce spectacle-là, en fonction de leur vécu et voient autre chose que ce qui est dit dans le texte. On est dans une œuvre artistique qui donne une matière que le public se réapproprie...

Anne Quentin

Au cours de ces rencontres après la représentation, qu'est-ce que vous avez entendu du public ?

Christophe Moyer

Cela faisait partie de la deuxième ambition de ce spectacle-là. Je me pose beaucoup de questions sur la place du théâtre aujourd'hui, de celui que j'ai envie de faire. En 2001, j'ai voulu monter cette Compagnie justement pour faire des choses que je ne retrouverais pas ailleurs. Qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui les gens vont venir ou pas dans un théâtre et quelle

est la différence entre ce qu'on trouve dans les médias de masse, puisque l'on a d'autres moyens d'être ensemble et de communiquer ? Pourquoi va-t-on venir passer un moment au théâtre ? Une des réponses que j'ai trouvées c'était d'étendre le moment du théâtre, entre les comédiens et le public sous forme de rencontre. On le fait sur toutes nos créations. On a joué au Centre international de Valbonne-Antipolis, un énorme complexe près de Nice. Pour moi qui intervient souvent dans le bassin minier, il y avait un grand décalage entre les collègues que je fréquente et celui-ci, qui est international, refermé sur un cadre luxueux, avec des élèves de tous les pays, mais qui sont des jeunes très privilégiés, qui voient un autre monde... On a joué devant ces élèves et l'on a eu une discussion intéressante. Leur premier réflexe a été de nous dire qu'on faisait de la propagande et de l'idéologie et que ce n'était pas du théâtre. On a essayé de définir tout cela et l'on est arrivé au constat qu'il y avait une discussion possible après le spectacle. C'est ce moment-là aussi qui m'intéresse, ce dialogue.

Intervention de Vincent Glenn

Anne Quentin

Vincent Glenn, vous avez réalisé le film « Pas assez de volume », film sur l'OMC. Ce film est né dans un contexte particulier, celui du festival de Langon. La collusion peut paraître étonnante entre un festival de musiques du monde et un film sur l'OMC ?

Vincent Glenn

Deux mois avant le festival, le directeur du festival a pensé qu'il serait intéressant à laisser une trace de cette dixième édition. Le premier jour, il n'y avait pas de concerts mais des rencontres, un débat avec un certain nombre d'invités, dont Suzanne Georges, François Dufour de la Confédération Paysanne. Le thème était sur la globalisation, avec la présence de syndicalistes. J'ai été surpris de la manière récurrente dont les gens parlaient de l'OMC dans la salle, comme de quelque chose de connu de tous, phénomène qu'on ne retrouve pas si l'on interroge des gens dans la rue... J'ai pensé qu'il y avait un travail d'éclaircissement à faire sur ce qui se dit derrière ces trois lettres avec autant de facilité. Cela m'a donné envie de réaliser une sorte de comédie musicale sur l'OMC, puisque je me trouvais dans un lieu musical. Cela m'intéressait de faire une sorte d'enquête en partant non pas d'un point de vue d'expert ni de sociologue mais de citoyen, réalisateur de film connaissant un certain nombre des problématiques soulevées, mais peu de choses finalement. J'ai pu exercer mon rôle de candide, allant demander à ceux qui en connaissaient un peu plus de faire l'effort de m'expliquer cette institution.

Anne Quentin

Est-ce que le fait de se balader dans les arcanes de cette institution, quand on est un candide, c'est facile ? Qu'avez-vous découvert ?

Vincent Glenn

Pour la petite histoire, le film s'appelle « Pas assez de volume », car, ayant créé une petite société de production, il y a quinze ans, c'était aussi son dixième anniversaire et l'on pensait pouvoir le célébrer. Or, il s'est avéré que la banque, qui nous avait ouvert un compte, venait d'être racheté par la BNP et que cette dernière nous a annoncé qu'ils ne pouvaient pas nous garder car « nous ne faisons pas assez de volume ». On était pris en flagrant délit d'être trop petit pour avoir le droit d'exister...

...Je remarque d'ailleurs qu'au cours de ce débat, on est en train de faire une sorte de travail de sémantique, en prenant un certain nombre de mots et d'analyser quels types de significations ils peuvent porter.

On traverse une période où l'idéologie dominante me paraît être aujourd'hui une sorte de confusion. On est très souvent dans ce que vous avez appelé des visons binaires. Par exemple, si on parle de la lumière, on va penser infra-rouge ou ultra-violet, deux choses invisibles, oubliant que la lumière c'est aussi toute une série de couleurs. Dans chaque terme qu'on

utilise, comme celui de mondialisation, il y a des vertus d'émancipation ou de partage, mais aussi une série de choses liées à de la prédation, à de l'aliénation.

Je voulais travailler sur le sens de mots clés, comme celui de libéralisme, par exemple. À travers mon voyage dans les arcanes de l'OMC, j'ai entendu les gens parler, d'une manière systématique, de libre-échange. Il a fallu s'interroger sur cette notion qui n'est pas la même si on prend le point de vue de Vivendi ou celui d'un petit artisan. On voit que ce terme de liberté devient frauduleux si l'on ne sait pas de quelle liberté on parle. On voit bien que les termes qu'on utilise sont connotés par des expériences vécues.

J'ai voulu, dans ce film, éclaircir un certain nombre de termes et faire comprendre le fonctionnement de cette institution.

Anne Quentin

Vous avez rencontré des anges blancs ou bien des prédateurs ? Ou bien, vous –êtes vous confronté à cette ambivalence, cette ambiguïté ?

Vincent Glenn

Par exemple, autour de la mondialisation, un terme qui revient souvent dans la tête des gens c'est la dérégulation. Si cela veut dire que l'OMC casse les règles qui existaient avant, souvent on ne voit pas que, systématiquement, il s'agit surtout de les remplacer par d'autres et ce qui change en cours, c'est à qui elles profitent.

On casse des règles contraignantes, de l'ordre de la protection sociale ou de l'environnement, pour laisser les mains libres à des institutions privées défendant des intérêts privés. Il faut se souvenir qu'il s'agit plutôt de re-régulation, mais que les acteurs qui sont protégés changent en cours de route...

Sur l'histoire de la liberté, je ne suis ni libéral ni anti-libéral, mais pour qu'il y ait de nouvelles conquêtes de liberté. Cela veut dire, en société, qu'on se dote d'un certain nombre de règles ; leur respect avec des arbitrages permet que la liberté de l'un s'arrête là où commence la liberté de l'autre. Ces choses élémentaires sont les symptômes de ce qu'on vit en ce moment, c'est-à-dire une nécessaire re définition de toute une série de termes. Ce n'est pas nouveau en soi, depuis les années cinquante les Situationnistes décryptaient déjà ce qu'allait être la société du spectacle, celle du leurre. Or, elle n'a fait que se renforcer jusqu'à nos jours et l'on hérite donc, par cette évolution quasi naturelle du capitalisme, de la concentration des moyens financiers et de la confiscation des narrations, les peintures du monde. Par qui sont-elles faites aujourd'hui ? Quand on fait la somme des titres de presse, des radios et des télévisions, l'ensemble de l'information et des messages est dans les mains de cinq groupes.

On a la perception également que le capitalisme c'est aussi une culture, des valeurs qui nous sont envoyées tous les jours par des masses de messages qui créent une sur-information, ce qui aboutit à une désinformation dans laquelle on se trouve noyé. On passe de sociétés qui étaient hétéronomes à des sociétés autonomes, donc à une re définition des valeurs... Voilà un peu le cheminement que j'ai fait à travers ce film.

Anne Quentin

Vous avez donc tourné un documentaire. On a tendance à croire que les images, c'est la vérité puisque le documentaire voudrait donner un reflet du monde... On sait aussi que ces images sont montées, donc vous prenez un parti, forcément. Prenez –vous un parti-pris didactique, pédagogique ou politique, pour monter ces images ?

Vincent Glenn

J'ai pris le parti de raconter une enquête, avec ses découvertes ; c'est un dévoilement progressif d'une lucidité qui se cherche et qui, au fur et à mesure, se déroule. Il y a certes un autre leurre, celui du mythe de l'objectivité, point à l'infini qu'il faut poursuivre si l'on veut être crédible. On peut, en revanche, à travers une subjectivité assumée, tendre à de l'honnêteté qui est, je pense, une base. On ne peut prétendre à une vision objective, il n'y a que l'objectif

lui-même qui, dans le cinéma, est objectif ! En définissant un cadre on sélectionne une partie du réel et l'on masque ce qui se passe autour.

Anne Quentin

Vous pourriez toutefois définir vos propres images dans ce film ; est-ce un réquisitoire ?

Vincent Glenn

C'est, autant que possible, un film en forme de point d'interrogation, un questionnement personnel dans une recherche un peu existentielle de trouver un équilibre entre ce que je prends et ce que je donne en général dans la vie ... Celui qui est tout le temps dans la générosité est dans une forme de condescendance aussi... Comment fait-on pour se nourrir d'un certain nombre de choses et le rendre aux autres ? Le film, c'est cela, une enquête avec des questions que l'on veut poser mais, au final, ce n'est pas un film dont on sort avec une série de réponses. On en sort avec une vision, des suggestions qui sont faites, ça n'est pas une démonstration. Le propre du documentaire, c'est essentiellement le rapport à l'enseignement, une autre école possible ...

Intervention de Fatima Moussi

Anne Quentin

Vous faites partie du conseil des Jeunes de Créteil et avez vu à la fois cette pièce et ce film. Comment vous êtes-vous intéressé à la mondialisation ? Vous a-t-on proposé ce thème ?

Fatima Moussi

La mondialisation, on y est confronté aussi bien par les côtés positifs que négatifs. Par exemple, l'an dernier, on a fait un voyage au Mali, dans un cadre humanitaire, pour la construction de classes dans une école. Le côté négatif c'est la pauvreté, le constat réel, mais le côté positif c'est que, si on n'avait pas eu des moyens de pouvoir se déplacer, celui de récolter des choses, ceux de communiquer avec les associations qui étaient sur place, on n'aurait pas pu, ni les uns ni les autres, vivre une telle expérience.

En fait, la mondialisation, quand on est jeune, on n'y réfléchit pas trop. On sait qu'on est dans un processus de liberté des échanges et des déplacements, sans forcément penser à la mondialisation en tant que telle, on ne met pas un mot sur ce qu'on est en train de vivre.

Quand on voit la pièce de Christophe Moyer, c'est là où on se rend compte de l'importance d'actions culturelles de ce type, car cela nous permet de réfléchir. Il faudrait que les gens se mettent dans la tête que si chacun agit, on peut aller loin. Je l'ai vu dans le documentaire de V.Glenn, où les paysans sans-terre au Brésil se prennent en main pour aller de l'avant ; ce sont des actions menées par des gens qui n'ont rien et qui ont tout à gagner... En occident, on a tendance à vouloir garder ce que l'on a au détriment de tout ce qui peut se passer à l'extérieur.

Anne Quentin

Pensez-vous qu'une œuvre, qu'elle soit de fiction ou pas, va vous permettre, parce que vous êtes ensemble, d'agir mieux que si vous étiez chacun dans votre coin ? Est-ce la fonction principale que vous attribueriez à ce que vous avez vu de leur travail ?

Fatima Moussi

Je pense que la première étape est celle de l'information, que les gens sachent ce que c'est que la mondialisation, dont on voit les effets tous les jours. Dans un deuxième temps, on propose des solutions. Les œuvres artistiques, qu'elles soient littéraires ou cinématographiques, sont là pour informer d'abord, pour pouvoir, ensuite, remédier à des situations.

Anne Quentin

Une pièce comme le Rapport Lugano, dans lequel il insiste sur l'aspect fictif, qui fait donc jouer votre imaginaire, cela, selon vous, aurait une fonction d'information ?

Fatima Moussi

Oui, car ce n'est pas si fictif que ça. À travers la pièce de Christophe Moyer, ça rappelle quelque chose, on en garde quelque chose. Il faudrait qu'il y ait des relais entre les associations, sentir qu'on n'est pas tout seul à agir. Notre avantage, au Conseil de Jeunes de Créteil, c'est qu'on n'est pas tout seuls, on travaille avec d'autres associations.

DÉBAT**Marie-France Beauvois**

J'ai vu hier le rapport Lugano et je voudrais insister sur un point. On a plutôt parlé de l'aspect documentaire et informatif, moi je voulais dire que c'est un spectacle magnifique ! Si l'on veut sortir d'un petit cercle de public, il faut absolument promouvoir cet aspect-là ; c'est remarquable comme adaptation et comme mise en scène et le jeu d'acteur est époustoufflant. Cela me semble important à souligner, si l'on veut que ce message passe, car on ne va pas voir un spectacle seulement pour se documenter.

J'aimerais revenir sur certaines significations des termes employés au cours du débat. On a parlé de la mondialisation, puis, tout de suite après d'échanges, en emboîtant le pas, comme si, en soi, la mondialisation, c'était bon parce que ça permet tous les échanges. On a vu ensuite, mais d'une manière un peu sophistiquée, qu'il y avait un autre aspect qui est lié au fait que ce ne sont pas des échanges d'égal à égal, mais qu'il y a une forte domination. De la même façon, on a parlé de liberté et de libéralisme, comme si c'était la même chose, alors qu'en fait ce sont des mots aux significations opposées.

Vincent Glenn

Bien évidemment, je distinguais les deux ! Dans mon film, Bernard Lubat dit « le libéralisme est à la liberté ce que le macdo est au magret » c'était bien pour dire qu'il y a une tendance à parler aujourd'hui de liberté derrière le vocabulaire du libéralisme. Laisser le plus fort être sur un pied d'égalité avec celui qui serait plus faible, vous voyez bien dans quel style de liberté on se trouve.... Je voulais justement insister sur le fait que les mots sont piégés. Quand on parle de liberté, on met en avant la liberté individuelle, celle de pouvoir faire n'importe quoi si on en a les moyens, et non pas une utopie de liberté collective où il s'agit d'exercer une liberté, un fonctionnement démocratique dans un contexte de règles partagées et comprises par les gens.

Marc Le Glatin

Le concept du libéralisme a été développé au XVIII^e siècle, avec toute une composante liée au libéralisme politique qui a été porteuse d'émancipation, à une époque où il fallait se battre contre l'absolutisme royal. Aujourd'hui, il faut préciser qu'on parle de libéralisme économique, idéologique, qui est celui qu'on dénonce. Pour aller dans le sens de ce que vous disiez, je renvoie à cet adage : « entre le fort et le faible, c'est la liberté qui opprime et la loi qui protège ».

Jeune femme américaine, étudiante

Vous avez dit qu'il était important que la culture continue d'évoluer à travers la diversité culturelle ; pourriez-vous un peu développer votre propos ?

Marc Le Glatin

Le premier danger serait qu'avec les énormes moyens de diffusion des œuvres que possèdent les grandes entreprises, comme les Majors, on finisse par ne diffuser que des œuvres qui correspondent à des canons peu diversifiés. Il y a là le risque d'une homogénéisation culturelle.

L'autre risque serait, à rebours, de vouloir se cramponner à une diversité culturelle en gardant les cultures traditionnelles telles qu'elles existent, les prenant comme un état des lieux qu'il faudrait protéger face au risque de cette culture homogénéisante. Le danger est d'aller vers

une folklorisation des cultures traditionnelles, sans chercher leur frottement avec les autres cultures, le tissage entre-elles ; on risquerait d'avoir une situation statique face à la dynamique homogénéisante.

La piste est, au contraire, de faire en sorte que les cultures traditionnelles évoluent les unes au contact des autres. En cela, les moyens de communication développés par la mondialisation peuvent constituer un élément de métamorphose de ces cultures. D'autre part, il faudrait qu'émergent de nouvelles formes, comme le hip hop, qui ne sont pas complètement dissociées de cultures qui les ont précédées, mais qui transforment les éléments culturels dans un contexte économique et sociologique particulier à une époque de l'Histoire.

Ces cultures émergentes d'une part, et d'autre part, des cultures traditionnelles qui ne cessent d'évoluer du fait des contacts avec les autres cultures font que nous aurions une diversité culturelle dynamique et non statique, comme celle de maintenir les folklores.

Une jeune fille

Je constate, par rapport à la diffusion artistique, si l'on reste sur l'exemple de la culture hip hop, que sans gros moyens financiers, on en revient à cette homogénéité dont vous parlez. Il y a de moins en moins de programmeurs qui peuvent prendre des risques en dehors de la diffusion de masse.

Marc le Glatin

Vous avez, en face de la culture à grande échelle qui diffuse avec de grands moyens, trois alternatives possibles de politiques culturelles :

- Favoriser les cultures traditionnelles dans ce qu'elles sont et non pas dans ce qu'elles peuvent devenir. Les traditions doivent, certes, subsister, mais cela peut déboucher sur une balkanisation figée de la résistance à la mondialisation culturelle.

- Favoriser les politiques de démocratisation culturelle qui n'ont pas empêché la reproduction sociale du public et une surenchère dans des formes qui se veulent être nouvelles, dans une forme de transgression des formes inventées auparavant, dans une recherche de distinction de la part des artistes. Je crois qu'on en est là dans des démarches souvent plus individualistes, peu en prise avec des questions de notre temps.

- Là où on doit mettre des moyens financiers plus importants, c'est justement vers des spectacles de danse hip hop, des spectacles qui ont du sens.

Toutes ces questions font l'objet de débats incessants, mais on constate qu'il y a un trépied solide qui continue à fonctionner entre des institutions qui ne bougent pas vraiment, une critique qui continue à soutenir les spectacles financés par l'institution, des artistes qui sont dans une attitude courtisane à l'égard de l'institution et des journalistes.

Anne Quentin

Quand vous créez de telles œuvres, imaginez-vous la manière dont elles vont pouvoir être diffusées ? Avez-vous été reçu invariablement avec les mêmes mots ?

Christophe Moyer

Pour le Rapport Lugano, c'est un peu particulier, il s'agissait plus d'un coup de cœur pour nous et c'était notre premier spectacle. On était plutôt centré sur le sens, sur la manière dont on avait envie de faire les choses... Ce sont évidemment des réalités que je serais obligé de prendre en compte pour les prochains spectacles. Ce spectacle a pu se faire grâce à un réseau d'amis qui nous ont fait confiance, deux théâtres dans la région du Nord. Si le spectacle a beaucoup tourné, grâce à un réseau alternatif et le milieu associatif, et également à l'initiative du public, l'institution, elle, ne nous a pas ouvert les portes, par contre. On a eu la chance de pouvoir faire Avignon, où l'on a été suivi par l'institution du Nord-Pas-de-Calais. On a eu également une bonne critique de France Inter. On a toutefois commencé avec trois spectateurs, puis une moyenne de vingt-cinq, et, après c'était plein jusqu'à la fin. Je n'ai pas de réponse en tant que responsable d'une petite Compagnie sur la manière de me situer. Il y a

un marché, une mise en concurrence des artistes faite à leurs dépens, car il y a de moins en moins de moyens. On est dans une logique d'entreprise, et ce n'est pas simple...

Anne Quentin

Rencontrez-vous les mêmes problèmes dans le réseau de l'image ?

Vincent Glenn

Il me semble que cette question de la diffusion, on peut la poser à deux niveaux. La caractéristique des métiers artistiques c'est la traduction d'une expression. Il est difficile de généraliser sur le terrain de la diffusion, car il faut savoir qui parle et à qui l'on parle, et l'on n'en a pas toujours une idée très précise. Il nous est arrivé de faire un film pour une seule salle. D'autres médiatisations apparaissaient comme étant possibles, et l'on a fait ce film avec l'intuition au départ qu'il serait intéressant d'aller chercher des films tournés au même moment en Suisse ou au Brésil, d'en faire un montage, pour voir ce que ça nous raconte. Il se trouve qu'après cette projection, il y a eu trois sollicitations de projection, et de fil en aiguille, une autre nécessité de diffusion s'est enclenchée et un distributeur a voulu le sortir en salle de cinéma. Ce premier niveau explique que la diffusion en soi ne veut rien dire, que c'est chaque mise en œuvre qui nous incite à penser à un art de la diffusion des arts, selon le contexte.

Le second niveau, quand on parle de culture, il ne s'agit pas que du domaine des arts, mais de toute une série de coutumes, de comment on s'habille, de ce qu'on mange, etc... Il me semble qu'une attitude commune aux gens qui sont là est celle d'être dans une lutte contre une certaine idéologie. Pour aller vers une autre diffusion, il faut voir qu'est-ce qui contredit toutes ces choses dont on hérite et qu'on subit. Par exemple, en face de concurrence, on peut mettre le mot coopération.

Il se trouve que le film sur l'OMC a été diffusé par une coopérative qu'on a créée, il y a deux ans. Cette coopérative a très vite rassemblé quarante petite structures qui se sont mises ensemble pour créer un outil de diffusion Son Texte Image. Maintenant, dix permanents l'animent, entre cinq et six cents salles diffusent des films en France, en Belgique et au Canada. Notre ligne de force est de mettre en commun nos savoirs. Quand on a affaire à l'institution c'est différent, car il n'y a souvent qu'un seul guichet où aller frapper... Il y a des combats à mener sur comment on organise la diffusion et l'application d'une autre culture qui ne soit pas entièrement centrée sur l'idée de concurrence.

Tanella Boni

Une autre manière de ne pas désespérer... J'ai un exemple à donner, c'est à propos de la mode. Les créateurs de mode en Afrique, c'est loin d'être du folklore, loin aussi de la standardisation. Il me semble que c'est à partir de tels exemples qu'on peut montrer comment il peut y avoir de la diversité culturelle, et comment on peut en construire. Un autre exemple concerne la littérature ; la francophonie est pourtant considérée comme le partage d'une langue française, or, jusqu'à présent, il y a comme un refus de cette diversité culturelle, car les livres des auteurs francophones publiés en France sont, dans un premier temps, rejetés dans un ghetto. Je ne cesse de le dire. Il y a des éditeurs qui se sont spécialisés dans ce qu'ils appellent les littératures du Sud. Lorsque de grandes Maisons d'édition s'intéressent à cette littérature, c'est aussi pour les mettre de côté au niveau de la diffusion

Leïla Cukierman, directrice de théâtre

Je me pose des questions par rapport à la Convention Unesco et par rapport à l'exception culturelle, sur ces deux concepts. Est-ce que la convention de l'UNESCO sera suffisante face à l'OMC qui instaure « des règles pour régler » à l'avantage du profit. Le terme «exception culturelle » était quand même, juridiquement, un apport technique. Sinon, on risque d'être dans l'illusoire...

À la question « Pourquoi la mondialisation culturelle n'est-elle pas à l'œuvre dans la représentation artistique ? ». La réponse serait que c'est parce qu'elle est complexe, récente et qu'elle mettrait en place un lien très lointain entre le vécu et le dominant.

Moi, c'est une question que je me pose toujours... La force de cette homogénéisation et celle du consensus ambiant, il me semble, font que l'art s'est écarté du didactisme, comme processus contradictoire de réflexion.

Marc le Glatin

Comme vous le dites justement, l'exception culturelle est un concept juridique qui a le mérite d'être clair et qui a été adopté dans le cadre de l'OMC.

Dans l'esprit de beaucoup de nos partenaires, c'était associé à l'exception française et l'inconvénient est que c'est suspensif. Il ne faut pas confondre exception et exclusion. Si, au moment des accords du GAT de 94, le texte avait décidé l'exclusion, c'est-à-dire : « Par nature la culture n'a pas à faire l'objet de négociations commerciales multilatérales », on arrachait le domaine de la culture à toute négociation à l'intérieur de l'OMC, la question ne se poserait plus. Cela n'a pas été retenu, elle n'a qu'un caractère suspensif et l'article 1 de l'AGCS dit bien qu'elle a vocation à traiter de tous les domaines et de tous les services, y compris la culture. Donc, à tous moments, ceux qui sont favorables à un libre-échange dans le domaine de la culture peuvent ramener la question de l'exception dans une négociation à l'OMC.

Quant à la diversité, c'est beaucoup plus flou, c'est du verbiage. La question était de faire en sorte que ce texte de l'Unesco, lui, soit suffisamment clair. Il l'est dans le sens où l'on reconnaît un statut particulier à la culture en disant que ce n'est pas une marchandise comme une autre. On reconnaît surtout le droit des états à mettre en œuvre les politiques culturelles de leur choix pour promouvoir la diversité culturelle. Cela veut dire que, dans les négociations de l'OMC, n'importe quel état peut s'appuyer sur ce texte de l'UNESCO, signé par cent cinquante et un pays, donc majoritairement accepté. Je ne dis pas que ce texte a des implications juridiques aussi fortes que les textes de l'OMC, mais il y a la force du poids et du nombre de pays qui est là pour pouvoir donner plus de chance à prolonger l'exception à l'OMC. Peut-être un jour, pour obtenir l'exclusion de la culture à l'OMC. C'est une étape.

.Je suis d'accord avec vous pour dire qu'il y a peut-être une frilosité d'un bon nombre d'artistes à avoir des propos qui s'engagent sur des terrains compliqués, celui d'aborder des questions sociales et politiques, mais je constate, en tant que programmeur, un regain depuis une dizaine d'années. Dans le cinéma également, il y a de plus en plus de films documentaires qui sont projetés avec cette ambition. Là où il y a une différence c'est quand des artistes, qui maîtrisent les outils d'une expression artistique à travers la fiction, orientent leur savoir-faire artistique vers des choses qui seraient plus proches d'une esthétique documentaire. C'est particulier à la mondialisation, alors que des films sortent sur des questions sociales. Il y a une différence difficile à analyser, mais je constate qu'il n'y a pratiquement pas de films de fiction qui parlent de la mondialisation.

Vincent Glenn

Effectivement, il n'y a pas de vertu contraignante à l'accord de l'UNESCO, mais on peut concevoir comme première vertu, celle, pédagogique, de la prise de conscience de tout cela. Pour faire un parallèle avec l'AGCS sur le commerce des services qui a été signé dès 1995, accord méconnu du grand public, il se trouve que les élus de la ville de Vancouver ont signé une délibération qui situait la ville hors AGCS. Cela n'avait qu'une portée symbolique, puisqu'il n'y avait pas la loi avec les élus pour leur permettre de faire respecter leur engagement. Il se trouve qu'aujourd'hui, en France c'est dix-neuf régions sur vingt-deux qui se sont déclarées hors AGCS, cela a donc pris une vocation pédagogique qui pourrait devenir politique.

Christophe Moyer

Un des problèmes que l'artiste doit intégrer quand il se lance sur des choses comme cela, c'est que quand on s'attaque à ce genre de choses, on n'a pas envie de prêter le flanc à tout un tas de critiques. Il y a donc une difficulté supplémentaire. Là où je suis optimiste c'est que je vois

beaucoup de mes collègues sentir les effets et qui sont plus ouverts à ces questions-là aujourd'hui. Si on veut être cynique, quand on a joué à Avignon, il y a quelqu'un qui m'a dit « Vous tenez un bon filon ! ». Là où il va falloir être vigilant, c'est au fait que ce genre de spectacle peut devenir un marché.